

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 43

Artikel: E bounna fouè sauvè l'hommo ! : (la bonne foi sauve l'homme) : (patois du val de Bagnes, Valais)
Autor: Djan de l'ours
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210754>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOUVENIRS D'ANTAN

OCTOBRE est le mois des vendanges, de la chute des feuilles et des marrons.

Les enfants ont un grand amour pour les marrons. Nous les avons aimés aussi... il y a quelque quarante ans : c'était une passion.

A cette époque lointaine nous étions alors modeste collégien, en *pétrole* — on appelait de ce nom irrévèrent l'école préparatoire qui précédait jadis le collège cantonal.

Lorsque le vent d'octobre secouait les marronniers de la terrasse de la Cathédrale, roulant dans les allées des tourbillons de feuilles jaunes et faisait tomber les marrons, nous nous impressions d'en bourrer nos « profondes ». C'était à qui en récolterait le plus. La provision faite, nous nous rendions en classe, les poches rebondies formant une protubérance sur chaque cuisse. On portait naturellement ce chargement avec soi à l'école. Or, comme octobre est aussi la saison des rhumes de cerveau, il fallait tout un travail et des précautions inouïes pour sortir son mouchoir de poche sans faire tomber une pluie de marrons sur le plancher de la classe ; ce qui, si cette éventualité fâcheuse se fût produite, aurait amené une punition sévère, très probablement écrire vingt ou trente fois : *Je ne dois pas apporter des marrons en classe.*

Et que faisait-on de ces marrons ? Des colliers, des paniers ou des marmittes. Ceux qui se croyaient grands garçons en faisaient des pipes et y fumaient avec délices des feuilles sèches.

Nous avons constaté avec émotion que ces beaux fruits ont toujours le même attrait pour la gent écolière qui continue à les amasser comme les avarés collectent les écus et nous, « vieux tout blancs, vieux tremblants, dont la vie est à l'automne », en voyant tomber ces fruits si jolis, si luisants, d'un si beau brun, qui semblaient nous regarder de leur gros œil blanc, nous avons revécu un moment, le temps béni d'il y a quarante ans : notre vieille école préparatoire avec le vénéré père *Pilule*, le père Félix, le concierge du collège, les camarades qui ont été retirés de ce monde, les vieux pions qui reposent depuis longtemps : *Ficelle*, *Vieuxbec*, *Bino*, *Séchon*, *Grolâ*... et, grâce aux marrons, nous avons eu un moment de douce mélancolie.

MÉRINE.

Au choix. — Cher docteur, je suis venue vous consulter pour Toto : je suis sûre que vous trouverez un moyen de le guérir de la sale habitude qu'il a de se mettre les doigts dans le nez.

— « Rien de plus facile, chère Madame. Qu'est-ce que vous voulez que je lui coupe : les doigts ou le nez ? »

E BONNA FOUÈ SAUVÈ L'HOMMO !

(La bonne foi sauve l'homme.)

(Patois du val de Bagnes, Valais.)

I z. évangilé — sefou erreu — ou y on de et i bônne dzin repèton toti : e bônna fouè sauvè l'hommo.

Nontro ancien regent Larzay, qu a lassya son metyé de pédagogue po se fire agent d'affiro roublard et qué passablammin d'expérience du mondo a rindu sceptique et fô pou i rebrekè, saco a tita, quand avui repetà çœu proverbo morau :

Et dyon que bônna fouè sauvè l'hommo, yo crayo plutôt qu ou pé.

Et bîn y in vouay vo z-in contâ ona que prœuve qu'i z-évangilé et çœu qu i prinson an lettra — que son onco nombreux grâce a Dyo — on rayon et que cé incrédule de regent a tât !

De cé tin (y a de çin a min trent'an) Djan Bardâ irè sin contesta e meleu tsathlyœu da vallè, e terreu di tsamot et e gendarme, on Allemand

de pe d'amon, Rarogne, qu ay in mîmmo tin a vacation de garde chasse et qu'en valyè atant i braconnier qu'i z-anarchiste, ou velyè u gran.

On byau dzo du may de juillet — in n-ona sayson que tsathle et defindyoua, prœu suivre — quand Djan Bardâ a z-u fi a matenô dintot i fin, s in va din a montagne avui son fozyè in passin pè r on tsemîn de bet' por itre pas yu de nyon.

— Diâblo se y atraperay pas quaque tsousa vouoy se desay te in lui !

Et e chance ou ya favoresô, et pas qu on tsamot qu'a foti bas, mîn dou qu a portô cé nîn u mayen.

O lindeman quand e fin e z-u set Djan Bardâ tsardze a tsargosse² et a z-u soin de mettre i dâvouè victime déz o fin po que nyon s in fosse debetô.

Tsemîn fasin e recontre pas o gendarme qu i de in badenin.

— T'ari prœu on tsamot déz o fin, sin pinsâ que desay onko rin qu a metya da veretô.

Adon, sin broutsyè, cé éredzo de Djan Bardâ, qu i repon :

— Monseu le gendarme y in né pas rin qu'on yin n-é dou !!

Et i dou parton tsecon de leu biet in risin.

Et bîn dete mè se bônna fouè sauvè pas l'hommo ! ?

DJAN DE L'OURS.

A l'école. — Tommy. — M'sieu, siouplait, peut-on être justement puni pour quelque chose que l'on n'a pas fait ?

L'instituteur. — Evidemment, non, mon ami.

Tommy. — C'est que, voyez-vous, je n'ai pas fait mes additions.

IL FAUT QUE JE M'EN AILLE !

PERSONNAGES :

Monsieur. — Madame. — L'Amie.

SCÈNE I

Monsieur. — Madame.

Monsieur, qui doit prendre le train de 8 h. 47, achève fiévreusement ses préparatifs de départ.

Monsieur. — Dis-donc, Fifine ? Elle est prête, ma valise ? Broses, chemises de nuit, savon, mouchoirs de poche ?

Madame. — Oui, chéri.

Monsieur. — Et les cols ? Je gage que tu les as oubliés, les cols ?

Madame. — Mais non, mais non, ils y sont les cols !

Monsieur. — Tonnerre !!!

Madame (*effrayée*). — Tu m'as fait peur ! Voyons, Albert, qu'y a-t-il encore ?

Monsieur. — Ce sacré bouton qui a sauté, pardi ! Ah ! si je le tenais, celui qui a inventé les chemises, les boutons, les chemins de fer, les valises, et... tout le reste... Oui, tout le reste !

Madame. — Albert ! Albert !

Monsieur. — Et tu es là à me regarder, à me contempler, quand tu sais... (*tragique*). Quelle heure est-il ?

Madame. — Je ne sais pas moi. La pendule s'est arrêtée.

Monsieur. — Ah ! elle s'est arrêtée, la pendule ! Après tout, elle a bigrement raison. Je voudrais bien pouvoir en faire autant. Seulement, voilà, il n'y a pas mèche. Nous, nous sommes remontés une fois pour toutes, et quand le ressort est détendu, on a beau appeler l'horloger !... Tiens, regarde à ma montre !

Madame. — 8 h. 15.

Monsieur. — 8 h. 15 ! Et mon train qui part à 8 h. 47 ! Tu entends, Fifine, à 8 h. 47 ! ! ! L'as-tu enfin trouvé, ce bouton de malheur ?

¹ Tsemîn de bet = chemin de traverse, sentier écarté.² Tsargosse = véhicule moitié char, moitié luge.

(*Le bruit d'une sonnerie interrompt soudain la conversation.*)

SCÈNE II

Monsieur. — Madame. — L'Amie.

Madame. — Tiens, l'heureuse surprise ! Comment allez-vous, chère amie ?

L'Amie. — Bonjour ! Bonjour ! Vous savez que je ne m'arrête qu'un instant (*bruits de baisers*), histoire de vous saluer en passant.

Madame. — Oh ! mais, vous aurez bien tout de même une minute ! Mon mari est justement à la maison. Il sera trop heureux de vous présenter ses hommages.

Monsieur (*qui voit s'effondrer sa dernière espérance*). — Par exemple !!! Ah ! la voilà bien, la tuile ! Je me sens l'âme d'une coupe, d'une coupe à qui il ne manque plus qu'une goutte de n'importe quoi pour déborder...

Madame (*d'une voix sereine*). — Albert, mon chéri, passe donc au salon, je t'en prie. C'est Madame Tartempion qui vient nous serrer la main.

Monsieur (*adressant au ciel des gestes éperdus*). — Que le diable l'emporte ! Oh ! ma tête, ma pauvre tête !

(*Du pas d'un homme marchant à la guilotine, il se dirige vers le salon.*)

L'Amie (*d'un ton de reproche*). — Ah ! vous voilà, vous ! Mais que devenez-vous donc ? On ne vous voit plus nulle part.

Monsieur (*s'efforçant de dominer son courroux*). — Il est vrai... en effet... Mais vous-même, chère madame ?

L'Amie. — Oh ! moi, vous savez, je suis extraordinairement occupée. Je tricote des chaussettes pour ces braves turcos.

Madame. — Pour les turcos ?

L'Amie. — Sans doute ! Ça vous étonne ?

Monsieur. — Mais les turcos ne portent pas de chaussettes, chère Madame. C'est à pieds nus qu'ils marchent à la victoire.

L'Amie. — A pieds nus !!! Oh ! les pauvres mignons ! A pieds nus !!! Tenez, moi, je voudrais être turco ! Je ne ferais pas mal, hein, en sergent-major ?

Monsieur. — On en mangerait ! (*à sa femme*). A propos, Fifine, tu sais que mon...

L'Amie. — Mais je suis là à bavarder ! Il faut que je m'en aille ! (*Prenant place dans un fauteuil*). Mon mari doit être rentré et...

Madame. — Oh ! mais, rien ne presse. Le mien est obligé de partir...

Monsieur. — Par le train de 8 h. 47, oui, madame.

L'Amie. — Il ne me reste donc qu'à prendre congé. Il faut que je m'en aille ! Quand nous reverrons-nous, très chère ?

Madame. — Mais quand vous le voudrez !

L'Amie. — Si vous venez prendre le thé chez moi ? Voyons !... mercredi par exemple ?

Madame. — Très volontiers !

L'Amie. — Dites-donc, vous connaissez la nouvelle ?

Monsieur (*à part, prêt à se livrer aux plus fâcheuses extrémités*). — Oh ! ! ! !

L'Amie. — M. Bergerac marie sa fille !

Madame. — Tiens, tiens ! Et peut-on savoir ?

L'Amie. — Je vous raconterai tout cela. Votre mari s'impatiente et...

Monsieur. — Comment donc, au contraire...

L'Amie. — Si, si ! Il faut que je m'en aille ! Etes-vous toujours contente de votre nouvelle bonne ?

Madame. — Contente ? C'est-à-dire que je viens de la flanquer à la porte !

L'Amie. — Pas possible !

Madame. — Figurez-vous que l'autre soir, à la cuisine, je l'ai trouvée en train de flirter avec... non, mais devinez un peu...

L'Amie. — Un pompier ?

Madame. — Non, un artilleur !

L'Amie. — Ça devait être drôle. J'attends avec impatience les détails. Mais, décidément,